

LA VIEILLE CASERNE (*)

A MADAME JOHIN-PRUME

Dans mes vieux murs bien des voix résonnèrent ;
Maint souvenirs éternels mon nom ;
Les de Longueuil sous mon toit s'abritaient ;
Je suis l'honneur et l'orgueil du Platon !

Mais sur les pages de l'histoire
Si mon destin est retracé,
Si je dois l'éclat de ma gloire
Aux sublimes voix du passé,
Un autre astre à mon front s'allume,
Astre que l'Europe vanta :
Ah ! vibre, archet de Jehin-Prume !
Ah ! vibre, voix de Rosita !

J'ai salué deux siècles d'existence ;
J'ai vu, hélas ! me quitter les Français !
Puis mes échos, qui pleuraient en silence,
Durent gémir à la voix d'un Anglais.

Mais sur les pages de l'histoire
Si mon destin est retracé,
Si je dois l'éclat de ma gloire
Aux sublimes voix du passé,
Un autre astre à mon front s'allume,
Astre que l'Europe vanta :
Ah ! vibre, archet de Jehin-Prume !
Ah ! vibre, voix de Rosita !

Je vis, plus tard, en ces murs, sur le livre
De jeunes fronts vaillamment se pencher :
C'était l'essai qui d'un miel pur veut vivre,
C'était l'abeille et j'étais le rucher.

Mais sur les pages de l'histoire
Si mon destin est retracé,
Si je dois l'éclat de ma gloire
Aux sublimes voix du passé,
Un autre astre à mon front s'allume,
Astre que l'Europe vanta :
Ah ! vibre, archet de Jehin-Prume !
Ah ! vibre, voix de Rosita !

Séjour antique, aujourd'hui tu tressailles !
Quels frais accents, quels sons mélo lieux,
Quelle harmonie enchante ces murailles ?
Les séraphins habitent-ils ces lieux ?

Oui, sur les pages de l'histoire
Si mon destin est retracé,
Si je dois l'éclat de ma gloire
Aux sublimes voix du passé,
Un autre astre à mon front s'allume,
Astre que l'Europe vanta :
Ah ! vibre, archet de Jehin-Prume !
Ah ! vibre, voix de Rosita !

O Jehin-Prume, à mon ombre demeure !
Doux rossignol, Rosita, reste ici !
Que ton gosier me ravisse à toute heure !
D'un vin archet, je veux t'entendre aussi !

Oui, sur les pages de l'histoire
Si mon destin est retracé,
Si je dois l'éclat de ma gloire
Aux sublimes voix du passé,
Un autre astre à mon front s'allume,
Astre que l'Europe vanta :
Ah ! vibre, archet de Jehin-Prume !
Ah ! vibre, voix de Rosita !

ELISE-B. LARIVIERE.

Les Trois-Rivières, 1er août 1879.

UN
DRAME SUR LA SEINE

Deuxième partie de la Bande Rouge

XXVII

La situation était grave.

Traverser la route, à cent pas de la sentinelle
et à découvert, semblait une entreprise bien
hasardeuse à tenter.

La nuit n'était pas assez sombre pour que
deux corps se détachant sur le fond clair de
cette chaussée macadamisée pussent passer inap-
perçus.

L'officier savait par expérience que les Prus-
siens avaient de bons yeux et que leur vigilance
ne s'endormait pas toujours sous l'influence du
vin d'Argenteuil, comme cela venait d'arriver
dans le moulin du père Sarrazin.

Cependant Pierre Bourdier avait dû passer
sans accident, puisqu'on ne le voyait plus, et
Roger se rappela sa dernière recommandation.
"J'ai donné ma parole d'imiter exactement
tous ses mouvements, pensa-t-il ; c'est comme
si j'avais reçu une consigne et je ne dois pas
m'en écarter."

Il employa quelques instants à chercher le
meilleur moyen de franchir ce dangereux pas-
sage, et à examiner le terrain.

Il voulait d'abord se rendre compte de la dis-
position de la barricade.

Le soldat qu'il entendait distinctement mar-

cher, mais qu'il ne voyait pas, se promenait-il
en avant ou en arrière de l'obstacle ?

La réflexion lui fit comprendre que le poste
chargé de défendre ce retranchement factice ne
pouvait être placé que de l'autre côté.

En effet, la barrière se élevait à la gauche des
fugitifs et de la route qui s'étendait à Paris.

Les Allemands ne pouvaient pas attendre une
attaque venant des villages occupés par eux
dans la direction de Pontoise, et il était évident
que la fortification qu'ils avaient élevée pour
garder ce chemin important devait faire face
aux lignes françaises.

Or, Courbevoie, Nanterre et le Mont-Valé-
rien se trouvaient en avant et à droite.

Il était même fort heureux que le hasard
n'eût pas conduit les voyageurs en deçà de cet
abatis d'arbres si bien gardé.

On sait avec quel soin et avec quelle habileté
nos ennemis surveillaient les voies de commu-
nication pendant toute la guerre.

Barrières, sauts-de-loup, chaussees-trappes, ils
utilisaient tout, jusqu'aux fils de fer tendus à
deux pieds de terre pour faire trébucher nos sol-
dats dans nos combats de nuit.

C'était presque un miracle que le guide ne
fût pas tombé dans une de ces embûches qui
entrent pour une si large part dans la tactique
prussienne.

Roger avait donc quelques chances d'échap-
per à la vue du factionnaire dont la barricade
général avait évidemment l'observation, mais il lui
fallait cependant user de beaucoup de précau-
tion.

De plus, le temps était précieux et ce n'était
pas le moment de délibérer.

Le lieutenant toucha donc le bras de Régine
pour l'avertir et se mit, sans plus tarder, à es-
sayer la périlleuse traversée.

Il commença donc à s'avancer doucement en
se traînant sur les mains et sur les genoux.

Il avait eu soin de se placer à gauche de la
jeune fille, qui l'imitait bravement, et il se
disait qu'en cas de malheur il lui servirait ainsi
de bouclier.

La route était large, et cette manière de che-
miner ne laissait pas que d'être très-pénible sur
un sol gelé et semé de cailloux pointus.

Le bruit des pas de la sentinelle continuait à
résonner dans le silence profond de la nuit.

"Tant qu'il ne s'arrêtera pas, pensait Roger,
nous n'aurons rien à craindre, car ce sera signe
qu'il ne nous aura pas vus."

Vers le milieu de la route, il s'aperçut que la
barricade était peut-être plus rapprochée qu'il
ne l'avait pensé d'abord, car il entendit très-
bien le soldat siffler une tyrolienne.

Un peu plus loin, il crut même distinguer le
son de plusieurs voix.

On parlait dans le poste, et c'était une nou-
velle preuve que les Prussiens ne se doutaient
de rien.

S'ils avaient soupçonné que des Français dé-
filaient ainsi à quelques pas d'eux, il ne se se-
raient certes pas amusés à causer tranquillement
derrière l'obstacle.

Les fugitifs étaient arrivés ainsi assez près
de l'autre bord du chemin pour voir que le ram-
blai s'abaissait là par une pente aussi raide que
celle qu'ils venaient de grimper.

La plaine recommençait à une vingtaine de
pieds en contre-bas de la chaussée, qui formait
comme une digue en traversant ces champs
plats.

Au moment où il ne restait plus que cinq ou
six mètres à franchir pour atteindre le plan in-
cliné qui devait le mettre hors de la vue de
l'ennemi, Roger s'aperçut que le bruit avait
cessé.

Le factionnaire avait interrompu sa prome-
nade.

Les fugitifs accélérèrent leurs mouvements
afin d'arriver plus vite à la pente protectrice, et
l'officier eut besoin de tout son sang-froid pour
manœuvrer de façon à ne pas attirer les regards
prussiens, tout en se pressant davantage.

"Wer da !"

Ce cri sonore éclata tout à coup derrière la
barricade.

Le qui-vive allemand retentit aux oreilles de
Roger comme un glas funèbre.

Evidemment, la sentinelle avait vu remuer
quelque chose sur la route et s'appretait à faire
feu.

Une balle pouvait arriver d'une seconde à
l'autre, et il n'était pas prudent de l'attendre.

Roger s'élança — autant qu'on peut s'élan-
cer quand on se traîne à genoux — et Régine ne resta
pas en arrière.

Mais il eut le temps de penser que ce mouve-
ment, si rapide qu'il fût, ne le sauverait peut-
être pas.

Les Prussiens sont tenaces ; il était plus que
probable que la disparition de l'objet signalé
par le factionnaire ne contenterait pas leur curio-
sité et qu'ils allaient sortir de leur embus-
cade pour savoir à qui ils avaient affaire.

Pendant que cette idée peu rassurante traver-
sait l'esprit de l'officier, il entendit à quelques
pas de lui des aboiements répétés.

Des rires étouffés répondirent de la barricade
à ce bruit inattendu et des lambeaux de phrases
allemandes arrivèrent à Roger qui crut distin-
guer le mot *hound*, lequel veut dire chien, dans
la langue d'outre-Rhin.

Il était déjà sur le versant de la chaussée et
il n'eut qu'à se laisser glisser en se félicitant de
l'à-propos avec lequel la race canine intervenait
dans cette crise.

A sa profonde stupefaction, il tomba presque
dans les bras de Pierre Bourdier.

Régine était arrivée en même temps que lui
au bas du talus.

"Quoi ! vous étiez là ? demanda-t-il en étouf-
fant sa voix.

— Je vous attendais, car je me doutais bien
que vous auriez besoin de moi, et je ne me suis
pas trompé.

"Quel bon tour je viens de leur jouer, hein !
— Comment ? ce chien..."

— C'était moi, parbleu ! oh ! je suis d'une
jolie force, et ce n'est pas la première fois que
je dépiste ces imbéciles de Prussiens avec cette
ruse-là.

— Pourvu qu'ils ne se ravisent pas, murmura
le lieutenant émerveillé de tant de présence
d'esprit.

— Il n'y a pas de danger. Si vous connaissiez
les Allemands comme moi, vous sauriez que
lorsqu'ils sont protégés par un retranchement,
ils ne s'aventurent jamais au dehors sans avoir
de fortes raisons pour se risquer à découvert.

"Ils ne s'amuseront pas à courir après un
chien, je vous en réponds."

Le silence qui régnait au-dessus de leurs têtes
semblait prouver que le message ne se trompait
pas, et que le poste de la barricade ne pensait
déjà plus à cet incident.

"Et maintenant, qu'allons-nous faire ? de-
manda Roger après une assez longue pause.

— Attendez ici une minute ou deux pour souf-
fler un peu, et nous remettrons en route.

— Et vous espérez toujours arriver sans acci-
dent ?

— Si j'espère ! mais c'est-à-dire que j'en
suis presque sûr.

"Savez-vous que nous ne devons pas être
maintenant à plus de trois kilomètres de Bezons ?

— Oui, mais c'est, il me semble, la partie la
plus difficile du voyage.

"Le village doit être occupé et barricadé par-
tout, et, à en juger par ce que nous venons de
voir, il nous sera malaisé de passer.

— Ne vous tourmentez pas. Je connais l'en-
droit et je sais un sentier qui nous mènera au
bord de l'eau sans qu'un Prussien se doute seule-
ment qu'il y a des Français dans le pays.

"S'il n'y avait que ça pour m'inquiéter, ajouta
Pierre Bourdier avec un soupir, je serais bien
sûr de prendre le café dans deux heures d'ici
avec nos francs-tireurs du Petit-Nanterre, mais..."

— Mais, répéta Roger anxieux.

— Mais il y a autre chose.

— Quoi donc ?

— La Seine, parbleu ! qu'il nous faut malheu-
reusement traverser encore une fois.

— Je n'y pensais plus, dit tristement l'officier
dont la tête commençait à se fatiguer au milieu
de tant de péripéties.

— Est-elle gelée ? Ne l'est-elle pas ? Toute la
question est là," reprit le messager.

L'entretien se passait au pied du ramblai, et,
naturellement, les deux interlocuteurs, adossés
au talus, causaient à voix si basse, qu'ils étaient
obligés de se parler à l'oreille.

Régine, assise à leurs pieds, les regardait.

"Le vent est toujours plein nord, dit Bour-
dier en regardant le ciel, et le thermomètre a
certainement baissé encore depuis que nous
sommes en route.

"Nous aurions bien du malheur si une rivière
qui charrie comme nous l'avons vu là-bas n'é-
tait pas encore prise par un temps pareil.

— Dieu le veuille, soupira Roger.

— Dans tous les cas, il faut marcher, reprit le
messager en se levant.

"Même ordre pour cette étape-ci que pour la
première, camarade."

Et il se mit à longer le talus avec précaution,
en s'éloignant bien entendu de la barricade
prussienne.

A cent mètres de là, il prit de nouveau à tra-
verser champs.

Roger et la jeune fille le suivaient à courte
distance, et, après une demi-heure de marche
accélérée, ils le virent s'arrêter et leur faire
signe d'avancer.

"La Seine est là devant nous," dit-il tout
bas quand l'officier fut à côté de lui.

Le sort des fugitifs allait se décider.

XXVIII

De la place où Pierre Bourdier s'était arrêté,
on voyait à une centaine de mètres, en avant et
à gauche, les premières maisons du village de
Bezons.

Les Prussiens, qui occupaient en forces ce
point important à cause du voisinage des avant-
postes français, ne prenaient pas la peine de dis-
simuler leur présence.

Des lumières brillaient aux fenêtres de plu-
sieurs maisons, et le reflet d'un grand feu de
bivouac colorait le ciel de teintes rougêes.

Il est vrai que nos ennemis se croyaient inat-
taquables du côté de la plaine, et qu'ils résér-
vaient leurs précautions ordinaires pour la partie
du bourg qui bordait la Seine.

Là, les tirailleurs des deux nations n'étaient
séparés que par la largeur du fleuve ; aussi, bien
entendu, les habitations voisines du pont res-
taient sombres, et le silence n'était interrompu
sur le quai que par les coups de fusils échangés
de temps à autre entre les avant-postes.

Quoique la présence des fugitifs n'eût encore
éveillé l'attention d'aucune sentinelle, Roger
n'était pas rassuré, et il avait beau se retenir la
tête, il n'entrevoit pas comment son guide
comptait traverser ce village barricadé et four-
millant de Prussiens.

Un bouquet d'arbres s'élevait à une courte dis-
tance de l'endroit que Bourdier avait choisi pour
y faire une dernière halte, et, au pied des vieux
ormes plantés en demi-cercle, on distinguait
confusément une maçonnerie blanchâtre.

"C'est là, dit tout bas le messager.

— Quoi ?

— Notre chemin."

L'officier ne comprenait pas du tout.

Son ami lui parlait de chemin et il ne voyait
qu'un mur.

Cependant il commençait à s'habituer si bien
aux décisives péremptories de Pierre Bourdier
et il avait une foi si absolue dans la sûreté de
son coup d'œil, qu'il ne fit pas même une obser-
vation.

"Vous allez voir si je vous ai trompé en vous
disant que nous passerions sous le nez des Prus-
siens sans qu'ils se doutent de rien, reprit le
messager de l'armée de la Loire.

"Avançons, mais tout doucement, car les
gredins ne sont pas loin, et ils ont de bons
yeux."

Et il se remit en marche suivi de près par ses
deux protégés.

La petite troupe se dirigeait en droite ligne
vers les arbres.

Pour y arriver, il fallait suivre un terrain en
pente, coupé de place en place par des haies, des
palissades et des amas de moellons.

Bourdier se baissait dans les endroits décou-
verts et profitait avec beaucoup d'adresse de
tous les obstacles qui pouvaient servir d'abri.

Inutile de dire que ses mouvements étaient
scrupuleusement imités par le lieutenant et par
la jeune fille.

On arriva ainsi au bord d'une espèce de bas-
sin plus long que large à l'extrémité duquel s'é-
levait la muraille que les fugitifs avaient aper-
çue de loin.

Il n'était pas difficile de reconnaître la desti-
nation de ce trou creusé de main d'homme et
bordé d'une margelle en pierres plates.

Ce ne pouvait être qu'un abreuvoir ou un la-
voir, mais, quel que fût l'usage véritable de
cette excavation artificielle, elle ne servait évi-
demment à rien pour le moment, car elle était
recouverte d'une couche de glace.

"Voilà qui est de bon augure," murmura
l'officier en montrant cette croûte solide à Pierre
Bourdier, qu'il venait de rejoindre.

Deux ou trois grosses pierres jetées là sans
doute par des Prussiens désœuvrés n'avaient
nullement fait fléchir par leur poids, et on pou-
vait compter sur son épaisseur.

"La Seine ne se prend pas comme une
simple mare, répondit ironiquement le messa-
ger, qui semblait devenu plus soucieux en ap-
prochant du moment décisif.

"Au surplus, ajouta-t-il, nous allons savoir
bientôt à quoi nous en tenir."

Ce rapi le colloque ne rassura pas beaucoup
Roger, dont la stupefaction ne connut plus de
bornes en voyant le guide descendre doucement
sur la glace et lui faire signe de le suivre.

Il obéit pourtant sans répliquer et il marcha
avec Régine derrière Bourdier, qui avançait
vers le mur du fond en s'appuyant à la margelle
pour ne pas glisser.

Ce trajet assez court, mais peu commode, d'un
bout à l'autre du laivoir glacé, leur prit quelques
minutes.

Quand ils furent arrivés, sans chute fâcheuse,
au pied de la muraille, le guide s'arrêta et mon-
tra une ouverture voûtée qui apparaissait dans
la maçonnerie :

"Comprenez-vous, maintenant ? dit-il avec
un rire silencieux.

— Pas beaucoup plus, répondit assez triste-
ment Roger.

— Eh bien ! je vais vous expliquer la chose.
Ce trou que vous voyez là n'est autre chose que
la bouche d'un canal souterrain qui sert de dé-
versoir quand les eaux du bassin sont trop
hautes.

"Ce joli chemin, qu'on dirait avoir été fait
exprès pour nous, aboutit droit à la Seine, sous
la première arche du pont.

"Je pense que vous y êtes à présent.

— Et vous croyez qu'il n'est ni bouché ni
gardé ? dit le lieutenant en secouant la tête
comme un homme peu convaincu du succès.

— Je ne crois pas, j'en suis sûr.

— Le père Sarrazin est venu flâner par ici, il
y a deux jours, et il a fait sa petite reconnais-
sance du couloir voûté.

— Mon cher camarade, dit Roger pénétré d'ad-
miration, je vous devrais dix fois la vie.

— Attendez, pour vous charger de cette dette-
là, que nous soyons à Paris.

— Nous y serons demain, je n'en doute plus
maintenant, s'écria l'officier qui passait vite du
découragement à l'enthousiasme.

— C'est ce que nous saurons au bout du canal,
et je tiens à être fixé le plus tôt possible," ré-
pondit Pierre Bourdier en se courbant pour se
glisser dans l'ouverture. Bientôt il disparut
sous la voûte.

Bourdier ne tarda pas à revenir de son explo-
ration du canal souterrain.

"Allons en avant," fit-il simplement.

Roger n'eut pas même besoin de faire signe à
Régine.

Elle s'engagea hardiment dans cette voie
obscurcie, et le lieutenant passa après elle.

Le canal n'était ni très-large ni très-élevé,
mais il n'offrait cependant pas d'obstacles sé-
rieux, et on pouvait y marcher à un sans trop de
peine.

Il s'agissait seulement de se baisser à mi-
corps, et ce n'était pas une difficulté pour des
voyageurs qui venaient d'être condamnés à des
modes de locomotion bien autrement pénibles.
Le seul inconvénient sérieux était le manque
d'air qui devait se faire sentir surtout vers le
milieu du trajet.

Mais on n'avait pas le choix, et il fallait se
résigner à subir toutes les conséquences ordi-
naires d'un voyage souterrain.

Celui auquel les fugitifs étaient contraints
s'accomplissait sans accident et même sans trop de
souffrances.

Le couloir suivait jusqu'à la Seine une pente

(*) Voir l'Opinion Publique, vol. 3, pages 313 et 339,
la notice sur le "Platon." Ajoutons : "La vieille ca-
serne" des Trois-Rivières est aujourd'hui la résidence
de M. Jehin-Prume.